

Jean-Paul Dumas

# Le Château-Bistrot

 Editions *Infimes*

Nul ne sait d'où vient le chemin, nul ne sait où il va. Nous croisons des jours et nous croisons des nuits, certaines sont régulières, car elles sont les plus longues, une autre ne finit pas.

La ville du Château-Bistrot est petite. Belle de sa rivière. Belle de ses vieux quartiers. Il flotte dans sa quiétude, un parfum d'ennui sans espoir.

Comme partout, les habitants s'affairent : auto, boulot, dodo.

Faire ses courses. Les grandes surfaces pullulent comme pour élargir la ville qu'elles laminent. Parfois un « événement » : apéro(s) ou café entre copains. Feu d'artifice transperçant le ciel de ses flammes. Comme si la Terre, lui lançait une poignée de pierres. Faire les intéressants.

Parmi les habitants, marchent ceux d'aujourd'hui. Moi, je vois aussi ceux d'hier, ceux qui ont disparu, aux yeux sans mémoire de l'aujourd'hui. Ils glissent environnés d'un halo blanchâtre, presque imperceptible.

Parfois de grands bâtiments : la belle maison où vit le pouvoir et ses serviteurs. Il y a aussi celles où l'on regroupe les vieillards, lorsqu'ils ne servent plus à rien. Dissimulés à nos regards apeurés par la suite. Quelques autres encore.

Une ville comme les autres, mais c'est la mienne et je l'aime par la force de mes souvenirs. Elle est la ville de « Château-Bistrot », mais aussi des jardins d'intérieur, faite de rues, de places, d'une rivière.

Jamais tout à fait achevée, elle contient souvenirs, émotions, sentiments, rancœurs.

Cette nuit était singulière, et la ville dormait contre la rivière.

Des lumières, il y en avait, de temps en temps, sur la route nationale 89. Sans mystère. D'autres derrière des volets, à travers quelques portes, me surprenaient, m'attiraient. Elles parlaient de vie et les rues étaient mortes et froides. J'avais envie d'être avec eux, envie d'être l'un d'eux. Je ne savais pourquoi, mais ce n'était pas mon rôle. J'avais des rues à parcourir, et chacune conduisait à un jardin.

La première menait au grand jardin, celui que l'on éclaire, celui dont ils sont fiers, où ils ont gravé leur nom, comme si un jardin n'avait pas besoin de pluie, de pluie qui finit par tout effacer. Comme si un jardin était fait pour porter la mémoire des hommes qui se voudraient grands pour échapper à la nuit.

Tout le jour, il y avait eu beaucoup de gens dans ce jardin, des gens qui parlaient, riaient, commentaient, et là rien, personne, le silence des hommes et le bruit de la terre.

Les voitures garées autour, avec des cars pour les garder, n'étaient plus là. Je regardais les rochers qui bordent le chemin haut, en me disant que la pierre est bien imposante à polir.

C'est à ce moment-là que j'en ai entendu un. Un qui klaxonnait, un car qui klaxonnait encore, le bruit des portes qui coulissent et eux qui descendent. Eux, quarante personnes, jauge commercialement correcte, avec un chauffeur resté au volant que je distinguais mal.

Ils sont venus en se promenant, parlant, racontant, mais je ne les comprenais pas et eux ne me voyaient pas. C'était comme s'il y avait une épaisse glace entre nous, car moi, je les voyais.

Tout était normal sauf... sauf leurs habits pour ceux qui en avaient. Certains portaient de beaux costumes, parfois même un frac et un chapeau melon, d'autres des armures, d'autres des guenilles du temps passé, du temps des croquants, d'autres des peaux de bêtes, d'autres je ne saurais vous dire. Peut-être l'auteur...

Comme s'ils étaient venus du temps d'avant le temps des époques, d'autres même ne portaient rien.

Tous mêlés, joyeux, entourés d'une étrange lumière qui venait d'eux, une lumière de lune d'hiver.

Ils étaient revenus pour voir ce que nous avions fait de leur ancien chez eux, d'une terre où ils avaient vécu et peut-être été enterrés.

Le jardin avait l'air de leur plaire, les jets d'eau les amusaient, ils passaient à travers sans se mouiller, comme ils passaient à travers les murs de la serre, jouaient avec tout ce que contenait la boutique et buvaient les boissons du bar sans que ne baisse le

niveau des bouteilles. Rien ne changeait dans les jardins sauf, sauf une odeur forte et douceâtre, mêlée de terre et de moisi, qui progressivement recouvrait tout, et cette drôle de clarté envahissant les allées.

J'ai quitté le jardin, nous n'étions pas ennemis, mais encore étrangers. Il était vain d'espérer retrouver parmi eux des visages aimés ou seulement connus.

Il n'était pas encore minuit.

En revenant vers la ville, j'ai entendu un grand bruit au-dessus de ma tête, le bruit d'un car klaxonnant, empli de gens et de paroles, mais je ne vis rien.

Je suis entré dans le Château-Bistrot éclairé. A cette heure je pouvais. Discordante musique des voix d'un orchestre sans chef. Une autre odeur. Une lumière brutale repoussait les derniers lambeaux de lueur qui flottaient encore devant mes yeux.

Je n'en vis qu'un.

Ils le nommaient « Petit ballon de rouge », et c'est vrai qu'il était petit, tout petit en écoutant le vieux disque du Juke-box. Il buvait son vin, écoutait, rapetissait. Il est rentré par la fente où l'on met la monnaie et tout en tournant sur le disque, il continuait à rapetisser. Il est devenu la voix, la musique de la voix, les notes de la musique et il est parti pour les palaces, les bras et les cuisses des femmes, les salles de concert. Loin. J'ai fini son verre de vin et suis ressorti.

Dans l'ancien jardin public, il ne reste que la statue. Ils ne se sont pas dérangés.

Mes pas dans les flaques étaient silencieux et les gouttelettes n'étaient que brouillard.

Tous en rond, ils l'écoutaient parler d'une voix calme et monocorde, d'une voix entendue, qui n'aurait pas besoin de convaincre.

Les nains formaient les premiers rangs, les outils à leurs pieds, leurs bonnets à la main. Les elfes tournaient autour des branches hautes du dernier arbre en vie. Ils dansaient une lumière qui éclairait la scène. Dans les rares buissons, luisaient attentifs les durs regards de ceux qui dans le petit monde en sont les assassins. La femme de pierre parlait, eux écoutaient. Les lèvres immobiles du grand corps dénudé, expliquaient la grande maison derrière elle, la maison pour les petits des hommes, la raison de la mort du jardin dont elle avait pris la place. La maison des petits avait détruit la demeure des tout petits, des hors du regard que ne voient que ceux qui rêvent. Grande ombre immobile, regards luisants, regards mouvants parmi les herbes et quelques fleurs ordonnées.

La voix de pierre s'est tue, la nuit continuait porteuse du châtiment futur d'un enfant. Il ne connaîtrait jamais la nuit, condamné qu'il était au jour éternel. Aucune ombre ne pourrait jamais pénétrer ses paupières.

Tout s'est tu, tout s'est éteint. J'ai parcouru l'ancien jardin, une rue, une place.